

Acquisition de connaissances ou épanouissement de compétences ?
Analyse critique de l'enseignement en France

**Résumé d'une conférence tenue le 12 avril 2011 à Metz,
dans le cadre de l'Université populaire d'ATTAC**

En France, élèves et étudiants sont conditionnés à recevoir leurs cours comme des dictées. L'enseignement se conçoit largement comme le remplissage de cerveaux vides. Il décourage donc l'élève de s'exprimer, alors qu'à l'étranger, on cherche plus couramment à le rendre actif, acteur de son apprentissage, car « l'idée vient en parlant », comme l'a déjà noté Heinrich VON KLEIST au début du XIX^{ème} siècle¹.

Résultat : 95% de mes étudiants en première année sont incapables de formuler ne serait-ce que des questions. Ils n'ont aucune confiance en eux. C'est comme si l'école avait réprimé en eux toute la vivacité qu'ils avaient en tant que petits enfants. Même les étudiants des Grandes écoles sont souvent stressés, frustrés et fermés au monde extérieur. À l'école, enseignement frontal, épreuves exigeant le par-cœur, notes à la signification incertaine, pratiques de notation variables et le redoublement trois fois plus courant que dans d'autres pays créent une « culture de la nullité »². Il n'est

* Professeur agrégé de droit public à l'Université Paul Verlaine - Metz, "Émile-Noël-Fellow" à la *Harvard Law School* (2001-02).

1 H. VON KLEIST, "Sur l'élaboration progressive des idées par la parole", dans : *Œuvres complètes*, t. 1 : *Petits écrits*, Gallimard : Paris 1999, p. 44 à 49 (44, vérifié par son analyse de la « foudroyante "sortie" » de Mirabeau du 23 juin 1789, p. 45 s.).

2 Peter GUMBEL, *On achève bien les écoliers*, Grasset 2011 (9 €), notamment p. 14.

conférence co-organisée par



donc pas surprenant que dans le monde occidental, les jeunes Français soient parmi les moins autonomes et les plus obéissants, mais aussi les plus révoltés, méfiants et pessimistes.³ De même, lors des enquêtes internationales PISA sur la performance scolaire d'enfants de 15 ans, les jeunes Français sont comparativement peu nombreux à être brillants et fort nombreux à être très faibles.⁴

La dictée ne s'apparente pas seulement à un dictat, elle consiste aussi à inculquer un savoir plutôt qu'à susciter des savoir-faire. Sont donc valorisés des faits, des données, des dates plus que des méthodes de raisonnement, des techniques de négociation ou d'autres compétences pratiques. En résultent des programmes scolaires et universitaires surchargés, alors que les détails des matières ainsi débitées ne serviront guère plus jamais. L'échec de l'apprentissage par cœur se manifeste plus particulièrement dans les langues et la pratique musicale, faiblement développées en France. Sont également peu valorisés les arts et le sport, alors qu'à l'étranger, toutes ces matières pratiques, voire corporelles permettent aux élèves de se dépenser et de compenser un éventuel échec sur le plan intellectuel. En France, l'accent n'est pas sur l'épanouissement des élèves, pourtant crucial pour leur réussite, mais sur leur dressage. Plus largement, les activités et professions manuelles, pourtant aussi exigeantes, satisfaisantes et indispensables à la société que les métiers intellectuels, y sont carrément méprisées.

Outre les matières, sont hiérarchisés aussi les élèves, les formations et les établissements. Comme tout le monde vise les institutions et les cursus les plus prestigieux auxquels n'accèdent cependant que les élèves les mieux classés, de nombreux écoliers et la plupart des étudiants sont frustrés et se perçoivent comme insuffisants. Cette situation peut en partie être imputée à un souci d'égalité mal comprise. Voulant égaliser contenu et déroulement de l'enseignement scolaire, on a fixé de façon uniforme les programmes et ôté aux enseignants la conception et la correction des principales épreuves. Alors qu'à l'étranger, enseignants et écoles y ont conservé plus ou moins d'autonomie, permettant des relations personnalisées fondées sur la confiance entre professeurs et élèves, l'école française pratique l'anonymat et la méfiance. L'apprentissage se déroule alors comme un processus machinal. Loin de favoriser l'égalité des élèves, cette conception anti-pédagogique de l'enseignement met en échec tous ceux qui auraient besoin, en raison d'un milieu familial défavorable ou à cause d'un moment de fragilité, d'un rapport de confiance.

L'égalitarisme et l'anonymat exigent en outre d'objectiver matières et épreuves. Pour les rendre objectifs et donc comparables et mesurables, il faut se focaliser sur les faits et les données, les compétences ne pouvant être

3 Voir Anna STELLINGER (dir.) & Raphaël WINTREBERT, *Les jeunesses face à leur avenir. Une enquête internationale*, préf. François de Singly, Fondation pour l'innovation politique : Paris 2008, gratuit sur www.fondapol.org/fileadmin/uploads/pdf/documents/Etude_Les_Jeunesses_face_a_leur_avenir.pdf.

4 Voir par exemple www.pisa.oecd.org/dataoecd/33/5/46624382.pdf (résultats 2009), p. 6 et 9 ; www.pisa.oecd.org/dataoecd/30/18/39703566.pdf (résultats 2006), p. 24, 29, 34.

quantifiées. Cela implique également que les idées et les avis des jeunes sont peu sollicités. Même le supérieur est largement occupé à faire de la récitation des modèles, théories et concepts *existants* ; l'esprit critique et novateur des étudiants n'est que faiblement sollicité. De nombreuses *thèses* de doctorat n'en sont pas puisqu'elles se contentent de ressasser des écrits antérieurs, sans formuler et démontrer des hypothèses et d'autres idées.

Le constat est donc sombre. Pourtant, la France regorge de potentiel pour rendre l'enseignement performant : de grands penseurs et réformateurs pédagogues, de nombreuses études scientifiques et rapports ministériels pertinents et lucides, une population particulièrement intéressée et prête à descendre dans la rue. Si toutes ces ressources n'impulsent guère de changements, c'est qu'il doit y avoir un blocage fondamental, dû peut-être au centralisme généralisé. L'école étant chargée, depuis le XIX^{ème} siècle, à créer la nation par homogénéisation des cultures régionales, chaque aspect de l'enseignement est toujours prêt à être "politisé" et à devenir un enjeu national. De même, le centralisme maintient un cercle vicieux entre le mépris des élites pour le peuple et la défiance de celui-ci pour les pouvoirs publics. Dans cette ambiance de méfiance, les élites, inquiètes pour leur rang, sont prêtes à sacrifier leurs enfants, en lycées, classes préparatoires et Grandes écoles plus ou moins impitoyables, à leur désir de reproduction, garantie par le statu quo éducatif.

Nous examinerons donc successivement :

- I. L'autoritarisme : l'enseignement conçu comme dressage industriel et bureaucratique
- II. L'académisme : l'idéalisation des données, des matières et du mental
- III. L'égalitarisme concurrentiel, facteur de « pensée unique » et de hiérarchisation des élèves, des matières, des formations et des établissements
- IV. Le centralisme paralysant : la politisation de l'enseignement et la peur des élites

Indications bibliographiques complémentaires

Élisabeth BAUTIER & Jean-Yves ROCHEX, *L'expérience scolaire des nouveaux lycéens. Démocratisation ou massification ?*, Armand Colin 1998

Pierre BOURDIEU, *La noblesse d'État: Grandes écoles et esprit de corps*, Éditions de Minuit 1989, 29 €

Jean-Michel DJIAN, *Le triomphe de l'ordre. La pensée tuée par l'école*, Flammarion 2000, 16,70 €

Ivan ILLICH, *Une société sans école*, Seuil 2003, 7 €

Marie-Laure DE LÉOTARD, *Le dressage des élites. De la maternelle aux grandes écoles, un parcours pour initiés*, Plon 2001

Pierre MERLE, *L'élève humilié. L'école : un espace de non-droit ?*, Presses univ. de France 2005, 19 €